

avant 1848, et qu'une faction fit écarter comme peu orthodoxes, lui promettait une gloire qu'il ne recueillera qu'avec le temps. Ce fut la grande déception de sa vie. Ces magistrales compositions, dont quelques-unes sont célèbres : *Virgile dictant les Géorgiques*, d'une sereine simplicité, et la *Fin de l'Empire romain* qui nous entr'ouvre les Catacombes, séparées par une mince couche de terre du sol romain foulé par un triomphateur et l'envahissant d'une grande lumière, font aujourd'hui le plus sérieux intérêt des musées lyonnais du Palais Saint-Pierre. Mais elles furent longtemps reléguées je ne sais où, et Chenavard, désespérant de les imposer à la foule, se consolait de ses déconvenues par des voyages d'études restés fameux, en Italie, par d'interminables discussions philosophiques ou littéraires avec les Maîtres de la pensée moderne dont il fut l'ami et parfois l'inspirateur ; enfin par des esquisses toujours achevées, rarement finies, qu'il prodiguait libéralement. Mais rarement vit-on peintre plus sévère pour lui-même. Le nombre des études et des écrits de Chenavard brûlés par lui est innombrable. Ce philosophe misanthrope ne croit jamais son rêve atteint, restant toujours préoccupé d'idéal. Il affectionne la teinte conventionnelle des fresques pour laisser à sa composition son caractère surnaturel. Et l'ironie du philosophe et du poète désillusionné réapparaît sans cesse — jusqu'à lui faire donner aux chérubins de sa *Divine Tragédie* les traits de la mort, qu'il voit partout. On imagine devant ces dispositions d'esprit quelle doit être la causerie de Chenavard ! A Paris, plus de cent fois, ses dissertations défrayèrent les chroniques renommées, car plus d'un journaliste s'habitua à puiser dans ses discussions la matière de son article du lendemain. Ses liaisons avec Musset, Sainte-Beuve, Béranger, Hugo, Georges Sand et d'autres illustres, sont célèbres. Il y aurait là matière aux plus beaux *Mémoires* artistiques du siècle et c'est un rêve que je faisais jadis d'être le Dangeard de Chenavard.

Il ne quitta Paris que tardivement, lorsque son œuvre, ses *cartons*, fut somptueusement logé au Palais Saint-Pierre. C'est alors qu'il retrouva Laprade, revit la pauvre Louisa Siefert qui connaissait déjà la renommée, — elle l'appelait « son philosophe, » — et se lia d'une inaltérable amitié avec Soulyard et Jean Tisseur.

Après moins de dix ans ce petit groupe a été visité trois fois par la mort. Louisa Siefert est partie la première, le lendemain d'un mariage dont elle attendait le bonheur, puis Jean Tisseur est tombé foudroyé aux portes d'une retraite qu'il espérait remplir de joyeux passe-temps littéraires, et au moment où Laprade entra dans cette agonie de deux ans que la mort d'Auguste Barbier, son ami, devait priver de toute illusion.

Je ne voudrais pas terminer sur un ton d'élégie une histoire dont le héros principal jouit d'une pleine activité littéraire, sans que son ami Chenavard, aussi jeune que lui, ait interrompu les discussions et les esquisses poursuivies depuis quarante ans. Que le groupe lyonnais à qui tous deux survivent ait été glorieux, et que, par le double mérite de sa modestie et de ses travaux immortels, il soit digne de l'admiration de ses contemporains, voilà tout ce que j'ai voulu démontrer. Et je serai le plus heureux du monde si j'obtiens jamais l'assurance de ne l'avoir pas dit en vain.

PAUL MARIÉTON.

(*Joséphin Soulyard et la Pléiade Lyonnaise*, ch. VIII, — pour paraître incessamment. — Paris, Marpon et Flammarion.)